

A côté de travaux réguliers relevant de l'histoire de la pensée sociologique et des idées, mes recherches s'articulent autour de deux grands thèmes principaux.

1. Premier thème de recherche : réseaux, communication et modernité. Contribution à une sociologie historique des formes sociales.

A l'interface de la sociologie de la communication, de la connaissance et de l'épistémologie des sciences sociales, cette recherche s'organise autour d'un triple questionnement initial : quand, comment et pourquoi cette notion émerge-t-elle et se diffuse-t-elle en société ? Au moment où cette notion fait l'objet d'une utilisation toujours plus exponentielle, il s'agit pour moi d'en clarifier les différents sens et origines et de préciser les termes initiaux de sa vocation heuristique et de son destin social ainsi que la réponse conceptuelle qu'elle offre à l'analyse de la modernité pour expliquer son recours et son succès actuel, par-delà les usages pratiques et les prouesses techniques qu'on y voit habituellement. En effet, l'évidence de son emploi dans le langage tant ordinaire que savant est telle qu'il ne suscite plus vraiment de réflexions sur sa définition, si ce n'est pour immédiatement l'indexer à une acception technique dominante que le passage au web 2.0, le développement des blogs, des réseaux socio-numériques et toute l'informatique de la convivialité interactive viennent aujourd'hui renforcer et cautionner. Dans une perspective pluridisciplinaire, les premières pistes m'ont invité à dégager différents lieux d'émergence de la notion dans plusieurs sciences dès le XVIIIème siècle, et à trouver ce que l'on pourrait considérer comme ses invariants ou, du moins, les propriétés structurelles qui lui sont régulièrement associées. Le statut de concept que le réseau occupe dans les sciences se transforme peu à peu, à mesure de sa popularité et des travaux qui s'y consacrent. Il devient alors un objet socio-technique au service de la remodelisation et de l'équipement des espaces physiques, humains et sociaux. Les sciences de l'ingénieur militaires puis civiles, la cartographie, l'architecture et l'urbanisme assurent en effet ce lien entre science et société selon des perspectives multiples. Avec son entrée sur la scène sociale correspond aussi, dans la carrière de cette notion, une dégradation nette d'un point de vue conceptuel, d'un appauvrissement de sens qui la rend extrêmement malléable au point d'entrer, à titre bien souvent de métaphore, dans les diverses idéologies accompagnant ou entourant les développements théoriques de certains sociologues fondateurs. L'ambiguïté sémantique que révèlent son étymologie et l'imaginaire aux facettes contradictoires (tissu ou toile d'araignée) qui s'y cristallisera par la suite, connaît ainsi, dès la fin du XIXème siècle, une nouvelle fortune pour finalement venir s'ourdir au « principe espérance » ou au « principe sécurité » d'une société totalement remaillée. D'instrument technocratique d'organisation et de surveillance des hommes et des choses chez les ingénieurs, le réseau se dissout en notion vague dans les discours, représentations et utopies : sur fonds de triade républicaine, il alimentera les rêveries mondialistes, les projets d'harmonie sociale et de paix perpétuelle, les images de fraternité universelle, de « village global » et de savoir partagé qu'aujourd'hui encore les prouesses d'internet ne cessent d'entretenir sur un mode idéologique. Par ailleurs, cette recherche engage aussi les conditions et les modalités dont une tradition de pensée se constitue en sociologie, le courant de la sociologie dit des réseaux sociaux ou *Network Analysis*. Reste que le réseau demeure un concept sociologique à part entière, mobilisé, comme forme d'organisation particulière, pour rendre compte des transformations de la société au XIXème siècle, de la modernité démocratique et de la réalisation de ses idéaux individualistes. La traduction sociale de ses caractéristiques formelles autorise selon moi, malgré toute la prudence que requiert un tel rapprochement, cette dialectique qu'opère la modernité entre autonomie et dépendance, entre individualisation et participation ou intégration sociale. Autrement dit, mon hypothèse centrale consiste ici à considérer, à un niveau idéal-typique, le réseau comme cette forme permettant de donner à chacun « le moyen collectif de vivre une vie séparée ».

2. Second thème de recherche : Le soldat-individu : culture et processus d'individualisation dans l'institution militaire

« Société d'individus » : cette expression aujourd'hui consacrée en sociologie s'applique-t-elle à l'ensemble des différents mondes sociaux ? Et si oui, selon quelles modalités, spécificités, voire limites pour certains d'entre eux ? Partant de travaux empiriques, cette recherche vise à saisir les conditions particulières et les processus d'individualisation propres à « la société militaire », soit un milieu perçu comme relativement étanche et a priori hostile à leurs expressions car animé, à des fins opérationnelles, par des valeurs tournées vers le collectif et l'abnégation de soi. En marge du célèbre « soldat-citoyen » décrit par Servan au XIXème siècle, dans quelle mesure peut-on parler d'un « soldat-individu » et quels sont les ressorts de la construction de son identité et de sa singularité ?

La première étape a consisté à procéder à une révision critique des différentes définitions classiques et/ou dominantes qui sont données, en sociologie, et de la culture et de l'institution militaires. Mon hypothèse tient dans l'alternative théorique qu'offre, à partir d'une posture méthodologique retenant pour échelle d'observation les comportements au quotidien, l'analyse simultanée de la culture militaire et de l'exercice du métier des armées, dans le cadre d'une problématique constructionniste de l'identité. Dit autrement, la culture militaire s'acquiert et se construit dans les expériences et pratiques quotidiennes d'apprentissage et d'exercice du métier tout au long de la carrière. Force est alors de ne plus la retenir de façon axiologique, comme un stock de valeurs mais comme une création continue et un élément entrant de façon variable dans un processus de construction identitaire dont la

dynamique propre en termes de production et d'acquisition, conduit à en faire un paramètre de l'action, un support stratégique, une ressource dont s'approprient variablement au cours de leur engagement les personnels et à partir de laquelle se négocient leurs relations avec l'institution.

Dans le cadre de cette nouvelle orientation de recherche, à l'idée d'un soldat acteur, -et non pas un homme machine ou le rouage anonyme d'une mécanique coercitive ni un professionnel ordinaire-, s'en ajoute une autre : celle que la construction de soi est un élément indispensable, la condition même pour être, rester et se sentir militaire. A cet égard, la culture militaire s'offre à lui comme un support et un vecteur de sa propre existence personnelle, ne serait-ce parce que le gros des recrues, en attente de repères et de structures suite à des biographies mouvementées, voit dans l'armée un support identitaire alternatif à l'école où ils n'ont pu faire valoir leurs qualités humaines et professionnelles. Dès lors, la satisfaction des personnels et leur fidélisation sur le long terme dépendent des ajustements, de l'harmonisation des fortes attentes individuelles d'identités et des attentes institutionnelles d'identification. C'est donc tant la question de l'engagement que de la définition de l'institution, de ses transformations et de son adaptation à ses personnels, à son époque et à la société en son entier que je suis aussi invité à revisiter.

Sur cette base, mes travaux visent désormais une plus vaste ampleur théorique à trois niveaux :

- en recherchant les articulations existant entre les trois grandes dimensions de l'identité militaire : la culture (savoir-être), le métier (savoir-faire) et le combat (savoir-agir) ;
- en les orientant vers l'analyse des processus d'individualisation et de ses différents supports (corps, objets, modèles, actions etc.) et indicateurs (le besoin de reconnaissance par exemple) qui, observables, ici comme ailleurs, invitent aussi à les rapporter à l'entrée des armées dans la seconde modernité, en vue de saisir leurs enjeux propres par rapport aux missions particulières qui sont assignées à l'institution militaire et aux impératifs fonctionnels et attentes comportementales qui en découlent.

- en avançant l'hypothèse d'un « humanisme militaire ». Le modèle collectif qu'offre très tôt la phalange, les vertus sociales associées à la tradition chevaleresque de l'honneur ou encore l'encadrement juridique de la guerre en constituent ainsi des exemples anciens. Parallèlement, l'attention que les armées ont toujours portée à la « matière-soldat » (Lyautey) invite à retracer la généalogie, souvent méconnue, rabaissée ou caricaturée, d'une forme d'individualisme du devoir envers soi et les autres, fondé sur l'agir autonome, l'effort, le dépassement et le souci du collectif. Alternatif donc à celui, davantage axé sur l'intérêt et les droits individuels, le développement personnel, l'estime voire l'exhibition de soi, que porte massivement la modernité avancée, il avance une conception particulière du lien social et un projet collectif autre mais toutefois compatible avec « le culte de la performance », « le régime de l'excellence » et la figure du sujet auto-entrepreneur.

- en liant la thématique de l'identité militaire à la question de la communication et des réseaux, tant au niveau des usages individuels qu'à celui de l'institution elle-même et de sa finalité, le combat. En effet, la virtualisation progressive du traditionnel corps-à-corps, le recours grandissant aux drones, la numérisation du champ de bataille et cette donnée informationnelle que devient le combattant bardé de capteurs invitent à revenir sur leurs conséquences pour ce vaste arsenal informationnel et communicationnel que les guerres et les conflits ont toujours mobilisé. Ces nouvelles manières de faire la guerre posent, sur un plan à la fois éthique et anthropologique, la question même de sa nature, à savoir un affrontement à l'altérité, et invitent à revaloriser le rôle central qu'ont toujours joué dans les armées l'homme et ses ressorts propres et intimes. Est-ce aussi un troisième type d'identité militaire qui émerge avec l'utilisation de ces technologies d'hybridation et d'augmentation des capacités humaines, à la fois physiques et cognitives, dont disposent les militaires sur le terrain ? Après le soldat-citoyen du XIXème, le soldat-individu au XXème siècle, est-ce un « soldat-robot » qui sera le combattant des conflits du XXI siècle ?